

Balthazar

Urbino - 1491

Balthazar et Vittoria descendirent la colline à allure réduite, leurs chevaux étaient fatigués et nerveux d'avoir été sellés à nouveau alors qu'ils croyaient le repos venu. Balthazar tapotait nonchalamment l'encolure de sa jument pour la rassurer mais son esprit était visiblement ailleurs.

- Etait-il si urgent de partir que nous ne puissions attendre demain ? chuchota Vittoria.

- Vous vouliez que je me réveille, non ? Hé bien nous allons voir si cela fonctionne... Vous comprendrez que cela ne souffre aucun retard. A mon âge...

Vittoria acquiesça avec un sourire inquiet puis tourna à nouveau son regard vers la ferme. Elle était cossue, ce que confirmait les nombreuses bougies que l'on voyait briller par les fenêtres. Plus rien ne bougeait à l'extérieur, il faisait déjà sombre mais on devinait dans la cour et les étages inférieurs une animation importante.

Quelques éclats de voix et bruits de cuisine commençaient à parvenir à ses oreilles, bientôt suivis d'odeurs bien plus savoureuses que tout ce dont ils avaient bénéficié sur la route. Sortant enfin des champs, ils tournèrent sur la route de terre qui prenait fin dans la cour de la ferme. Balthazar arrêta son cheval juste devant l'arche d'entrée de la cour et héla à pleine voix.

Ils n'attendirent pas longtemps avant qu'un jeune garçon arrive en courant.

- Pourriez-vous, jeune homme, annoncer à votre maître la venue de Balthazar de la Serna et de sa très pieuse fille, dit-il, provoquant un sursaut de surprise chez sa toute nouvelle descendante.

Sans un commentaire, le jeune garçon repartit en courant et disparut quelques instants au détour de la cour avant de revenir accompagné d'un homme plus âgé, musclé et habillé simplement.

- Monsieur, dit celui-là, c'est un honneur mais nous n'attendions personne ce soir...

- Je m'en doute, et je m'excuse de notre outrecuidance. Cependant, nous souhaiterions vous demander le gîte et le couvert pour la nuit afin d'éviter à la nature gracieuse et délicate de cette tendre enfant de subir les assauts délétères et anxiogènes de la campagne nocturne et potentiellement assassine.

- ...heu...

- Tout cela bien sur dans la plus grande des fraternités chrétiennes bien entendu, sans cependant qu'elle doive interdire dédommagement ou rétribution quelconque, sous quelque forme que ce soit. Ma préférence irait à une rétribution narrative si bien sur vous avez la grace de n'y voir aucun inconvénient, hmmm ?

- Je... non, bien sûr. Je... si vous voulez bien confier vos montures à Martin, je vais vous annoncer, fit l'homme, quelque peu déstabilisé.

Donnant le bras à Vittoria, elle-même assez peu à son aise, ils suivirent l'homme jusqu'au premier étage du corps de ferme où il les introduisit dans une pièce sobre mais spacieuse où quatre personnes étaient visiblement en plein repas.

Ne laissant pas un instant à leur guide pour les introduire, Balthazar l'écarta de l'épaule et s'approcha de leur hôte.

- Monsieur, fit-il avec une révérence des plus exagérés, je me dois de vous remercier avec la plus grande gratitude de votre exquise générosité. Vous ne pouvez savoir à quel point je suis soulagé de pouvoir éviter ainsi à Doña Vittoria de passer une longue et froide nuit au milieu de la boue et d'irascibles et sales bêtes sauvages. Qu'une fille de si noble naissance, fut-elle exilée de sa terre natale puisse être soumise à de telles épreuves ! Cette pensée même endolorit mon cœur de remords paternels et amers.

- Je... vous en prie, monsieur, cela n'est après tout que charité chrétienne.

- Ah, mais monsieur, si vous saviez comme de telles valeurs se perdent ! Tenez, dit-il en guidant Vittoria vers la table et lui tirant une lourde chaise en bois, il y a de cela à peine un mois, nous étions, hasards de l'exil, à l'approche de Naples. Raisonnant que le Roi de Naples, ainsi que vous le savez batard de sa très catholique majesté d'Aragon, dieu le garde, était de sang espagnol, comme l'est notre famille, je ne pouvais que penser qu'il nous accueillerait avec grace et les

honneurs dus à notre rang. Quoi de plus normal ?

- ...

- Mais, voyez-vous, le royaume de Naples est tombé bien bas, continua Balthazar en s'asseyant lui-même face à Vittoria. En effet, nous rédigeâmes, et je dis nous car ma délicieuse enfant me fut d'un secours certain : sa graphie est des plus remarquables. Elle était en ceci louée comme une des plus prestigieuses pupilles de son tuteur,

Alberto de Roja, peut-être le connaissez-vous pour ses sonnets lunaires et éthérées d'inspiration arthurienne ?

- Non, je...

- Ah ! C'est fort dommage il faudra si nous en avons le loisir que ma petite Vittoria prenne le temps de vous montrer ses talents et du même coup de vous faire découvrir cette merveilleuse poésie. Mais enfin, comme je le disais, ses talents nous servirent dernièrement à rédiger une lettre d'introduction auprès de sa très napolitaine majesté. Et je vous prie de croire que l'oeuvre était très largement digne d'un batard royal, et même plus que cela comme la suite de cette péripétie le prouvera.

- Voulez-vous... ? commença le maître de maison avec un geste vers une servante avant d'être à nouveau interrompu par Balthazar.

- Très volontiers, cher maître, répondit Balthazar sans s'interrompre, servez, ma fille est affamée après toute cette route. Et vous aurez ainsi l'honneur de nous avoir servis bien mieux que ce soi-disant roi. De fait, il nous fit en réponse porter une missive griffonnée sur un vélin de misère presque troué, un torchon indigne même du plus bas des Hidalgos, une insulte puante pour les héritiers d'une lignée telle que la nôtre. Mais j'y pense, peut-être voudriez-vous voir la missive en question, vous vous rendrez mieux compte ?

- Je m...

- Vous avez raison ! Gardons de telles distractions pour après le repas, place tant que nous sommes assis aux beaux discours et à l'esprit, deux éléments dont ce roi méridional manque cruellement. J'en veux pour preuve le texte même de cette pauvre missive, indigent de forme autant que de fond. Les quelques mots maladroits invoquaient comme motif d'un refus immédiat et brutal la présence en quantité d'invités de fort haut rang au sein de la demeure royale. S'ensuivant bien entendu le devoir pour le suzerain d'entretenir leur compagnie plutôt que la leur. Mais savez-vous quoi ?

- Non...

- Vérification faite, car croyez-moi je ne suis pas homme à me laisser éconduire ainsi sans prendre soin de vérifier qu'au delà de mon orgueil, on ne cherche pas en plus à ternir mon honneur. Comprenez que, dans les contrées d'où je viens, c'est là grave affront, la plus mortelle blessure qu'un noble puisse subir. Ainsi, si le Roi me mentait, il me devait réparation, et au Diable son rang, je ne lui accorderais pas répit avant d'avoir vengé ce nom illustre et très ancien qu'est le mien. Savez-vous d'ailleurs que certains généalogistes lui prêter des origines parmi les compagnons de notre seigneur Jésus-Christ lui-même ?

- Mais ?

- Je sais, cela semble invraisemblable. Mais si cela vous intéresse, je ne manquerais pas de vous raconter ensuite comment j'ai acquis lors d'un voyage en terre sainte la quasi-certitude de ces origines. Pour le moment, laissez-moi revenir à notre insolent napolitain. Je fus dans un premier temps persuadé de son impolitesse puisque de rapides questions auprès des forces vives de la ville de Naples me confirmèrent qu'aucune délégation de rang notable n'avait été vue en ville depuis plus d'un mois. Je me pourvus donc de ma fidèle épée, dit-il en tapotant la lame qu'il avait toujours au côté, malgré les pleurs désespérés de ma trop sensible enfant, pardonnables cependant du fait de la mort récente de ma pauvre épouse. Nonobstant ces pleurs donc, je me dirigeai sans ralentir jusqu'au château royal et faisais appeler le chambellan. Homme de haute naissance et de sang castillan, celui-ci me fit dès le premier instant excellente impression. Nous nous saluâmes avec grace et correction puis il m'invita à lui présenter ma requête. Je lui exposais ainsi les motifs de mon mécontentement ainsi que ma volonté de laver l'affront, concluant en lui demandant de me dissuader de ce morbide projet s'il en avait le moyen. Il me demanda en quelle estime je le tenais et je lui répondis que son nom et ses manières m'avaient fait la plus parfaite impression; Il me renvoya le compliment, concluant que seuls de vrais gentilhomme pouvaient se reconnaître ainsi. J'acquiesçai. Il m'offrit alors sa parole d'honneur que le Roi ne m'avait en rien menti et me demanda alors, par respect pour sa parole, de me désister de ce projet régicide. Bien que passablement estomaqué, je ne pouvais me permettre de douter d'un tel homme et dut ainsi rejoindre ma fille dans un état de perplexité dont vous devez être proche, non ?

- Et bien...

- Et bien ! Je n'aurais pas mieux dit ! Et bien il me fallut plusieurs jours pour percer ce mystère. C'est d'un garde royal en permission que j'obtins la clé de cette trouble affaire. En effet, le Roi de Naples, que j'hésite depuis à affubler du patronyme chrétien, a une bien étrange lubie. Non content de faire bien souvent exécuter ses ennemis et détracteurs, et je pense que sa cruauté est arrivée même à vos oreilles, ce dernier s'est prit de vouloir continuer à les narguer et les rabaisser même après leur trépas. Ainsi fait-il conserver leurs funestes dépouilles

dans ses appartements et dîne-t-il régulièrement avec elles !

- Quoi ! Mais...

- N'est-ce pas ! J'ai moi-même eu des difficultés à le croire mais le fait est connu dans tout son royaume !

- Ce que vous me rapporter là est bien incroyable...

- Et pourtant, je vous assure qu'il est inutile d'en douter. Et ce n'est certes pas la plus incroyable de nos péripéties. Mais je vois que même Vitoria a fini de manger, peut-être pouvons-nous passer à côté ?

- Mais vous n'avez pas touché à votre assiette ?

- Ne vous inquiétez pas pour cela, je suis coutumier du fait. Pour tout vous dire, je préférerais si vous m'accordez cette grâce vous entretenir quelques instants en privé avant de reprendre mes récits pour le bonheur de tous.

- Et bien, pourquoi pas, nous pouvons passer à côté quelques instants avant que les autres ne nous rejoignent...

Ainsi l'homme, qui n'avait depuis l'entrée de Balthazar pas placé assez de mots pour dire ne serait-ce que son nom, guida Balthazar dans la pièce attenante dans laquelle un feu projetait une lumière vive et dorée.

Balthazar fit signe de la main à Vittoria et celle-ci suivit les deux hommes, admirant la manière dont son père temporaire avait envahi tout l'espace au point de s'en rendre maître.

La porte se referma sans bruit derrière Vittoria et, un peu gênée, celle-ci alla s'asseoir en retrait, sur une des chaises décorées alignées le long du mur.

Leur hôte s'était lui assis dans un des larges fauteuils faisant face à l'âtre. Il fit signe à Balthazar de prendre place face à lui, souriant bien qu'un peu dépassé par le débit et la présence de son interlocuteur. Il profita encore un instant du silence avant d'interroger son invité.

- Ainsi, vous souhaitez m'entretenir en privé ?

- Oui, je ne sais si je m'adresse effectivement à la personne appropriée mais un ami m'a indiqué ce lieu...

- Tiens donc et quel ami ?

- Angelo.

- Angelo, vous dites ? répondit l'homme, mais trop tard pour cacher entièrement une lueur de compréhension. Cela ne me dit malheureusement rien...

- Ah, peu importe... je suppose que l'urgence de nos préparatifs a pu provoquer une certaine confusion. Toujours est-il que je fus un ami proche de Francesco de Pazzi, Dieu garde son âme, et qu'il est dit, bien que fort discrètement, que vous êtes dépositaire d'une part fort importante de son héritage.

- Cela est fort possible monsieur, mais pour vous parler plus avant, je vais malheureusement devoir vous demander, comme on dit, de montrer patte blanche dit l'homme, prenant de l'assurance de mot en mot.

- Ah ! Voilà qui est bien singulier, monsieur. Ma parole ne vous suffirait donc point ?

- Je crains, monsieur, qu'en de telles affaires, il soit coutumier d'avoir recours à des justifications plus directement matérielles.

- Mon honneur ne vous semble donc pas suffisant !

- Monsieur ! Il me suffirait amplement mais je me dois de suivre les instructions laissées par Messer de Pazzi. Comprenez qu'il s'agit là tout autant d'une question d'honneur...

- Hmm, admettons. Mais que vous faut-il alors ? Francesco ne m'a pas laissé de pouvoir signé de sa main et destiné à la récupération d'un héritage secret, sinon vous pensez bien que j'aurais procédé plus tôt et autrement.

- Oui, bien sûr, mais il vous a sûrement laissé quelque chose d'autre, quelque chose de directement personnel...

- Par exemple ?

- Je ne sais, un héritage familial, un symbole...

- Monsieur ! A quoi jouez-vous ? Dites-moi simplement la pièce que je dois produire !

- Hé bien, monsieur, je ne le peux. Voyez, Messer de Pazzi, inquiet de ceux qui viendraient se repaître du cadavre de sa maisonnée, laissa des instructions pour le moins sybillines. Ainsi, je sais comment reconnaître la validité de la preuve sans pouvoir prédire sa forme...

- Voilà qui est bien inattendu, ne trouvez-vous pas, Vittoria ? fit Balthazar en se levant, commençant à arpenter la pièce.

- Si, père, mais n'avez-vous aucune idée ?

- Non, aucune, je crains qu'il ne nous faille donc abandonner l'affaire et profiter seulement de l'exquis accueil de notre hôte...

Balthazar commença à s'incliner face à l'homme faisant mine de prendre congé.

- Monsieur de la Serna, attendez un peu, prenez le temps de réfléchir, Messer de Pazzi vous a sûrement laissé

quelque chose...

- Rien que sache.

- Pas un bijou ? Un sceau ? Un ouvrage ? Quelque chose qui lui ait appartenu ? Ou même à sa famille ?

Toujours réfléchissant et se grattant la tête, Balthazar s'était approché du fauteuil de son hôte et lui faisait face. En un seul mouvement, son poing s'enfonça dans le sternum de ce dernier, qui, soudain blanc et suffoquant, se plia en deux. Balthazar, de la main gauche, le saisit par les cheveux et le redressa. De la droite, il avait sorti sa dague, qu'il posa tranquillement contre la pommette de son interlocuteur. Le visage de Balthazar n'avait pas changé d'expression, son regard restait songeur et un peu distant. Son interlocuteur était blême et tremblant, mais moins pâle cependant que Vittoria, figée sur sa chaise et dont les mains s'étaient crispées sur les plis de sa robe.

- Cher ami, dit Balthazar, je vais être aussi clair que possible : n'essayez pas d'appeler à l'aide, expliquez-moi les dessous de cette affaire, et nous resterons amis, vivants et détendus.

- Mais... mais... monsieur ! Qu'est ce qui vous prends ? Je n'ai rien à vous raconter ! dit l'homme d'une voix aigüe. Si vous en avez après mon argent, je...

- Non, dit Balthazar en posant sa lame sur l'oreille de son interlocuteur, plaquée le long de la tempe. Ne faites pas semblant.

- Mais enfin, je ne fais semblant de rien !

- Très bien, dit Balthazar. Posant un pied entre ses jambes, sur le fauteuil, il lui renversa la tête et commença à découper très lentement son oreille. L'homme hurla alors que le sang commençait à couler le long de son cou. Balthazar s'interrompt le temps de lui plaquer la main sur la bouche.

- Faites-moi signe de la main quand vous voudrez parler.

- Balthazar, s'il vous plait, arrêtez, gémit Vittoria toujours figée sur sa chaise. Balthazar l'ignora mais alors qu'il recommençait à faire progresser sa lame, l'homme à mit à gesticuler en tous sens. Balthazar releva la main de sa bouche et la dague de son oreille. Il essuya sa larme dans un large mouchoir, qu'il tendit ensuite à l'homme :

- Appuyez fort, les saignements devraient cesser assez vite, conseilla-t-il.

Il s'assit ensuite dans le fauteuil qui lui était attribué, allongea ses jambes et se tourna vers son hôte.

- Bien, c'est maintenant à vous de nous raconter une belle histoire. Nous vous écoutons.

L'homme tremblait encore mais après quelques profondes inspirations, il commença.

- Je suis acteur... C'est un rôle, on m'a embauché pour, c'est tout.

- Qui ?

- Un moine, un des confesseurs qui accepte de recevoir des acteurs, entre autres. Un petit nerveux, cheveux très noirs... Angelo, justement, celui dont vous parliez sans doute...

- Petite cicatrice à la commissure droite des lèvres ?

- Oui.

- Quelles instructions exactes vous a-t-il donné ?

- Je devais m'assurer que vous possédiez bien une bague ayant appartenu aux Pazzi. Avec une pierre noire. Je devais prétexter une vérification pour un héritage. Mais il devait revenir me voir juste avant pour me préciser l'affaire, me détailler votre état d'esprit et la manière de procéder. Et vous deviez venir seul...

- Rien d'autre ?

- Je... je ne crois pas, monsieur.

- Qui étiez-vous censé être ?

- Oh ! Pardon, j'étais un des hommes de confiance de Frederico Montefeltro, le Duc d'Urbino. Enfin... un descendant ou un assistant de, au vu de mon âge.

- Et pourquoi Montefeltro ?

- Et bien, il était censé être l'homme auquel les Pazzi faisait confiance... je dois dire qu'on ne m'en a pas dit plus. N'est-il pas censé être un proche des Pazzi, quelqu'un de confiance ?

- Pas directement, mais il pouvait l'être par des biais trop exaltés et trop sensibles pour que je souhaite les discuter avec vous. Rien d'autre ?

- Non, non, c'est tout.

- Et combien vous paie-t-il, ce moine ?

- Il... il m'a promis la rédemption, et de me trouver une place dans une grande maison...

- Bien, fit Balthazar, soudain plus sec en se levant. Il tira de sa bourse deux pièces argentées et lui tendit. Je vous conseille vivement, à notre instar, de quitter cette bâtisse dans la nuit et la plus grande discrétion. A moins que

vous ne souhaitiez découvrir une autre facette de votre ami abbé...

Balthazar allait sortir en même temps que l'acteur, qui continuait à tenir serré contre son crane le mouchoir sanglant, lorsqu'il aperçut le visage de Vittoria. Sur chacune de ses joues coulait lentement une larme et son regard restait fixé sur le fauteuil où, quelques minutes avant, le faux avoué était justement en train de. Balthazar laissa ce dernier filer et s'approcha à petits pas de la jeune fille pour finalement s'agenouiller devant elle. Il lui prit les mains, la forçant à lâcher ainsi sa robe mais elle ne baissa pas le regard.

- Vittoria, je vous présente toutes mes excuses, je...

- Comment cet excrément a-t-il osé ! Comment a-t-il pu me mentir ainsi ? Me faire espérer alors qu'il ne voulait de moi que pour vous amadouer ? Je suis une idiote...

- Ne vous blamez pas, Vittoria, Angelo a toujours eu un don pour tromper les autres.

- Je vais le tuer, fit-elle, se levant soudain.

- Non, répondit Balthazar d'un ton définitif.

- Et pourquoi non, je vous prie ?

- Parce que comme il le dit si bien, c'est mon ami. Je le tuerais donc moi-même quant le moment viendra, s'il vient. Et parce que vous avez déjà trop tué.

SEb.
Aout 2005